

Christian Centner

Autour du cartel sur *L'insu que sait de l'une bévüe, s'aile à mourre*¹

Les deux parties du texte ci-dessous correspondent aux deux parties de la matinée du 18 mai 2014. La première portait sur le fonctionnement du cartel, la seconde sur les élaborations auxquelles il a donné lieu.

J'avais déjà lu le séminaire *L'insu* avant de participer au cartel dont il est question ici. Je savais que c'était un texte difficile mais j'en avais retenu qu'il s'y trouvait, dans la séance du 15 mars 1977, une présentation de la relation de deux tores enchaînés. Cela m'avait paru important mais je n'étais pas parvenu à en saisir de façon précise le ressort et la portée. Lorsque le cartel a commencé, j'ai pensé que j'allais enfin éclaircir ce point. Quelques mois plus tard, je me suis aperçu qu'une autre question revenait avec insistance. Elle portait cette fois sur les raisons qui avaient conduit Lacan à annoncer dès la première séance de ce séminaire, qu'avec cet « insu que sait de l'une bévüe », il introduisait quelque chose qui allait « plus loin que l'inconscient² ». En relisant les notes prises en marge du cartel, j'ai trouvé des traces d'une recherche orientée vers ces questions mais rien de décisif pour y répondre. À ma connaissance, aucun fil de lecture ne s'est avéré suffisamment solide pour éclairer ces deux points. Par après et durant tout le temps du cartel, plusieurs autres questions se sont posées. Elles sont restées sans réponse.

Faut-il en conclure qu'il n'y a pas eu de travail au cours de ce cartel ? Je ne le crois pas. N'y aurait-il eu qu'une série de tentatives pour surmonter la difficulté de ce texte, qu'il y aurait déjà eu un travail. Je présenterai d'ailleurs dans la deuxième partie de ce texte une piste de recherche que ce travail m'a permis d'élaborer et sur laquelle j'espère avoir l'occasion de revenir à l'avenir.

¹ Intervention issue du travail du cartel sur la lecture du séminaire inédit de Lacan *L'insu que sait de l'une bévüe s'aile à mourre* [1976-1977], à la matinée Cartels et autres collectifs de travail, le 18 mai 2014 à l'IPT de Paris. Cartel composé de Christian Centner, Claude Garneau (Plus-un), Charles Nawawi, Solal Rabinovitch, Françoise Samson, Annie Tardits.

² J. Lacan, *L'insu que sait de l'une bévüe s'aile à mourre*, séminaire inédit, séance du 16 novembre 1976.

Cependant si ces travaux n'ont pas permis jusqu'ici de surmonter les difficultés rencontrées, ne faut-il pas reconnaître qu'ils se sont soldés par une sorte de « tournage en rond » comparable au mouvement dont parle Lacan lorsqu'il décrit la répétition à partir de la surface du tore dans le séminaire *L'identification* en 1962 ? C'est probable. Mais aurions-nous vraiment démérité pour autant ? À suivre ce qu'en dit Lacan, précisément dans le séminaire *L'insu*, la science elle-même tourne en rond et « nous n'avons pas de raison de penser que les gens du silex taillé avaient moins de science que nous³ ». Dès lors si nous avons tourné en rond nous n'avons fait ni mieux ni pire que tous ceux qui sont venus depuis « les gens du silex taillé », ce qui, étant donné leur nombre, pourrait nous apaiser quant à la question de savoir si oui ou non nous avons démérité.

Convenons donc qu'un travail incontestable s'est accompli. Une question serait alors de savoir comment le cartel lui-même a-t-il permis de soutenir ce travail, comment a-t-il fonctionné ? Il ne sera pas facile d'y répondre non plus. Car en dehors du fait que la plupart des séances ont eu lieu chez Françoise Samson — que je tiens à remercier pour la très grande hospitalité de son accueil — l'organisation des travaux ne se laisse pas vraiment décrire. J'en retiendrai pourtant quelques traits caractéristiques. En dehors de la fonction du Plus-un, aucun principe de travail n'a été convenu entre nous et en général, seule la date de la réunion suivante était prévue d'une réunion à l'autre. La lecture du séminaire a été ponctuée de bonds en avant et de sauts en arrière, certaines questions sont revenues de façon récurrente et ont nécessité de revenir plusieurs fois sur certains passages du texte. Par ailleurs il y avait parmi nous différentes façons d'aborder les questions posées par le texte ou par les difficultés qu'il présentait. Chacun a pu, me semble-t-il, faire état comme il l'entendait de son point de vue et de ses avancées, chacun a contribué au travail selon son style.

Cela dit, il me paraît beaucoup plus difficile d'expliquer *comment* les contributions de chacun se sont impliquées dans une élaboration que l'on peut dire collective. Tout au plus puis-je faire état de certains moments où quelque chose a fait surface et produit un effet de métaphore ou de déplacement dans une interrogation, dans une explication ou dans une discussion. Je donnerai ici un exemple que je choisis parmi d'autres mais qui m'a paru significatif. Il s'agit d'un moment d'échange que j'ai eu avec un des participants dans un contexte de discussion entre tous les

³ *Ibidem*, séance du 14 décembre 1976.

participants. Celle-ci portait sur la bande de Mœbius et sa coupure. Voici en deux mots ce dont il s'agit.

Il est généralement bien connu qu'une bande de Mœbius coupée selon sa ligne dite médiane produit une bande bilatère, c'est-à-dire une bande à deux faces et à deux bords. C'est cette bande que dans *L'insu* Lacan appelle bande de Mœbius double, et qu'il appelle déjà bande bipartie dans « L'étourdit »⁴. Dans *L'insu*, Lacan accorde manifestement une importance décisive au fait qu'un tore puisse être découpé de manière à produire une telle bande de Mœbius double. Car après l'avoir déclaré il en déduit ceci : « C'est très précisément ce qui va nous donner une image de ce qu'il en est du lien du conscient à l'inconscient. Le conscient et l'inconscient communiquent et sont supportés tous les deux par un monde torique⁵. »

Il n'est pas surprenant qu'une telle affirmation nous ait incités à en savoir un peu plus concernant cette bande de Mœbius double. Une façon d'y parvenir était de fabriquer une bande de Mœbius en papier, de la découper de façon médiane et d'observer le résultat. Une feuille de papier, une paire de ciseaux et deux centimètres de ruban adhésif suffisent à faire l'expérience. Le maniement de la bande bilatère obtenue après découpage nous a facilement permis de vérifier que le collage à lui-même de l'un de ses bords permettait de produire la structure d'un tore alors que le recollage à lui-même de l'autre bord reconstituait le ruban de Mœbius de départ. Nous nous sommes souvenu que Lacan avait fait valoir cette propriété dans « L'étourdit » pour soutenir la proposition selon laquelle la bande de Mœbius est la coupure, « celle par quoi de sa surface elle disparaît⁶ ». Ceci étant, il restait à saisir en quoi cette seule coupure nous donnait l'image du lien entre le conscient et l'inconscient.

Une question que je me suis posée à ce moment concerne le découpage de la bande de papier. En voici l'exposé : si vous pratiquez le découpage de la bande de Mœbius faite de papier vous vous apercevez rapidement que la bande bipartie qui en résulte au dernier coup de ciseau prend très souvent une forme qui n'a plus rien à voir avec la bande simple dont elle est obtenue. Elle se présente le plus souvent sous l'aspect d'un enroulement compliqué présentant plus ou moins grossièrement la forme

⁴ J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, pp. 470-471.

⁵ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, *op.cit.*, séance du 14 décembre 1976.

⁶ J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 470.

d'un huit. Je me suis pourtant posé la question de savoir comment reconstituer la bande simple à partir de la bande double disposée de cette façon. Plus précisément je me suis demandé comment procéder pour mettre la bande bipartie dans une disposition telle qu'il suffirait pour en obtenir la bande simple de recoudre l'un à l'autre les fragments juxtaposés de son bord.

J'avais observé que Claude Garneau arrivait facilement à ce résultat et j'ai pensé qu'il y avait un « truc ». Je lui ai donc demandé de me montrer comment il s'y prenait. Il a refait devant moi en les commentant la suite des gestes simples qui conduisait à ce résultat. J'ai donc pu refaire le truc. Par la suite je me suis demandé en quoi consistait ce que j'avais appelé jusque-là un truc. Je réalisai ainsi que ce truc ne comportait pas seulement un savoir concernant les propriétés spatiales des objets réalisés en papier — la bande double, la bande simple — mais également un savoir concernant le rapport qu'entretiennent une série de gestes, c'est-à-dire en fin de compte des mouvements du corps, avec les propriétés de l'espace dont ces objets étaient supposés rendre compte. S'il est permis de parler ici de transmission, je dirai que la transmission de ce truc me paraît exemplative de ce qui a pu s'échanger ou circuler à partir de la situation que nous avons créée du fait de nous être mis à travailler dans ce cartel.

*
* *

La deuxième partie du présent texte porte sur le produit du travail de chacun au cours de ce cartel. J'ai déjà indiqué plus haut que pour ce qui me concerne la plus grande partie du temps consacré au cartel fut occupée par un travail de recherche visant à surmonter les difficultés de lecture soulevées par le texte de ce séminaire. Ce sont donc les résultats d'une telle recherche que je m'efforcerai de présenter ici. À cette fin je partirai également d'un exemple. J'évoquerai une question qui m'est apparu marquer une limite, une butée s'opposant à la lisibilité du texte, j'évoquerai ensuite une piste de recherche qui m'a paru de nature à éclairer ce point.

La ligne de butée dont je vais parler se donne à saisir au début du séminaire. Je tenterai de le situer à partir d'un bref compte rendu des deux premières séances.

La première séance du séminaire *L'insu* s'ouvre sur l'exposé assez succinct de trois questions qui sont évidemment d'une très grande importance pour la psychanalyse. Ces trois questions sont les suivantes :

– la première concerne directement *l'inconscient*. Comme je l'ai indiqué plus haut, Lacan annonce qu'avec le terme d'*une bévue*, il s'apprête à aller « plus loin que l'inconscient ».

– la deuxième question concerne *l'identification* et Lacan l'associe directement à la distinction entre *intérieur* et *extérieur* telle que Freud la concevait. Il marque d'ailleurs une certaine distance par rapport à cette conception : « Ça ne va pas de soi que la $\psi\upsilon\chi\eta$ ce soit *endo*, ça ne va pas de soi qu'il faille endosser cet *endo*. »

– la troisième question concerne la fin de l'analyse et plus précisément la question de *l'identification* qui se produit à la fin de l'analyse. « À quoi s'identifie-t-on à la fin de l'analyse ? » demande Lacan. « En quoi consiste ce repérage qu'est l'analyse ? » demande-t-il encore. Et c'est là qu'il esquisse une réponse : « Est-ce que ça serait ou ça ne serait pas *s'identifier* [...] *s'identifier* en prenant ses garanties, une espèce de distance [...] *s'identifier* à son symptôme. »

Ces trois questions étant présentées, Lacan apporte quelques précisions concernant la façon dont lui-même se situe, par son discours, vis-à-vis de la découverte de Freud. Plus précisément il parle à ce moment de « l'idée que supporte l'inconscient de Freud ». Et il explique non pas qu'il a essayé de répondre *de* cette idée, mais qu'il a essayé d'y répondre, et d'y répondre « de façon sensée », c'est-à-dire en n'imaginant pas que cette « avision » — c'est-à-dire ce dont Freud s'est avisé — « concerne quelque chose qui serait à *l'intérieur* [...] de chacun de ceux qui font foule ». Il revient alors à la *Massenpsychologie und Ich-Analyse* de Freud et il regrette à ce propos que le titre de cet ouvrage ait été traduit par *Psychologie des foules et analyse du moi*, « alors que ce dont il s'agit c'est de rendre compte de l'existence [...] de l'existence dans cette foule [...] de quelque chose qui se qualifie "moi" ».

C'est à partir de ce point, et sans autre transition une fois de plus, qu'intervient la topologie : toute la suite de cette première séance y sera consacrée. La butée que je tente de faire apparaître ici se situe au lieu même de la relation entre les trois questions que je viens d'évoquer et les développements topologiques qui viennent ensuite. Je présenterai donc également ces développements.

Il y est question tout d'abord d'une propriété qui différencie le retournement du tore par rapport au retournement de la sphère.

Rappelons que le retournement d'une surface fermée consiste à faire passer vers l'extérieur sa face intérieure après l'avoir marquée d'un trou ou d'une coupure. On constate ainsi que le retournement d'un tore produit un tore — le tore retourné — et que le retournement d'une sphère est une sphère — la sphère retournée. Mais vous pouvez également constater que si vous retournez un tore, l'espace à trois dimensions qui occupait l'intérieur du tore avant retournement, se retrouve, après retournement, à l'extérieur du tore retourné et — c'est là le point important — enchaîné ou enlacé avec le tore retourné. Autrement dit, ce qui était l'âme du tore avant son retournement se retrouve enlacé au tore retourné et traverse donc par le trou central ou l'axe de ce tore retourné. Il est clair que rien de comparable ne s'observe dans le retournement de la sphère puisque dans ce cas l'espace sphérique qui se trouve au départ à l'intérieur de la sphère se retrouve complètement séparé de la sphère retournée après retournement.

Lacan présente aussi trois opérations distinctes qui font intervenir le retournement du tore.

La première opération est un retournement que je dirai simple. C'est l'opération que je viens de décrire, et Lacan fait remarquer que si son résultat conserve bien la structure spatiale du tore il n'en présente pas une forme distincte, celle d'une *trique*.

La deuxième opération est le retournement d'un tore enchaîné ou enlacé à un autre tore ; le résultat est un tore retourné, c'est-à-dire une trique, et à l'intérieur de cette trique le tore qui lui était au départ enchaîné. Le tore enveloppant se retrouve alors avec l'extérieur tourné vers l'intérieur tandis que le tore enveloppé se présente avec l'extérieur tourné vers l'extérieur.

La troisième opération part également de deux tores enlacés. Mais elle consiste cette fois à retourner successivement l'un et l'autre après avoir opéré une coupure sur chacun d'eux. Le résultat sera également une trique enfermant un tore, mais cette fois les deux tores, le tore enveloppant et le tore enveloppé ont l'intérieur tourné vers l'extérieur⁷.

⁷ Une variante de cette opération est présentée à la fin de la deuxième séance du séminaire. Notons que son résultat est semblable sur un point : un tore à l'intérieur d'un tore, avec l'un et l'autre l'intérieur tourné vers l'extérieur.

La séance se termine sur une interrogation portant sur un rapprochement que Lacan propose d'effectuer entre ces trois modalités de retournement et les trois identifications décrites par Freud dans le chapitre VII de *Massenpsychologie*. Lacan les énumère, il s'agit de « l'identification paternelle, l'identification hystérique et l'identification à un trait⁸ ». Il termine ensuite la séance en demandant à son audience d'avoir « la bonté », pour la séance suivante, de prendre parti à propos de cette question. Lors de la séance suivante aucune réaction ne se manifeste. La question reste ouverte. Nous touchons là un premier bord à la ligne de butée que je tente d'approcher ici.

Un passage de la deuxième séance va nous permettre d'aborder ce point par un autre bord. Ce passage se situe dans le troisième tiers de cette deuxième séance. Voyons ce dont il s'agit. Lacan rappelle les opérations de retournement qu'il avait présentées la fois précédente, il évoque l'un des résultats qu'il avait mis en évidence à ce moment : « un tore à l'intérieur d'un tore ». Et, à propos de ce tore à l'intérieur d'un tore il évoque, conformément à la propriété dont j'ai parlé dans la première partie de ce texte, le fait qu'un tore peut être découpé de telle façon qu'il en résulte une bande de Möbius double, ou bande bipartie. Il en déduit alors les propos cités plus haut :

C'est très précisément ce qui va nous donner l'image de ce qu'il en est du lien du conscient à l'inconscient. Le conscient et l'inconscient communiquent et sont supportés tous les deux par un monde torique.

C'est en quoi [...] la découverte qui s'est faite par hasard, non pas que Freud ne s'y soit pas acharné, mais il n'a pas dit le dernier mot. Il n'a nommément jamais énoncé ceci : c'est que le monde soit torique⁹.

La ligne de butée se retrouve là. Quelle relation entre les élaborations topologiques développées jusque-là et cette affirmation « le conscient et l'inconscient communiquent et sont supportés par un monde torique » ? Certes ce que Lacan avance dans « L'étourdit » permet d'envisager que la coupure de la bande de Möbius donne « l'image du lien du conscient et de l'inconscient ». Il est donc imaginable que « le conscient et l'inconscient communiquent ». Il est imaginable en effet qu'ils communiquent au lieu de la coupure, c'est-à-dire au lieu où, par le fait de la

⁸ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, op. cit., séance du 16 novembre 1976.

⁹ *Ibidem*, séance du 14 décembre 1976.

coupure, la bande de Mœbius a disparu de sa surface. Mais d'où vient qu'ils soient supportés l'un et l'autre par un monde torique ?

Confrontés à des difficultés de cet ordre nous avons tenté de nous en acquitter de différentes façons. Nous nous sommes demandé s'il fallait les attribuer à ce que Lacan qualifie lui-même de « tentatif » dans ce qu'il énonce au cours de ce séminaire. Nous avons tenté également de trouver des éclaircissements dans les séminaires ou écrits antérieurs. La piste de travail que je propose ici se soutient de ces deux possibilités. D'un côté elle prend appui sur ce que Lacan avance au titre de « quelque chose de tentatif » à un moment de son exposé, d'un autre côté elle se réfère à une importante propriété de la théorie des surfaces que Lacan a élaborée dans le contexte de sa topologie du sujet.

Je commencerai par cette propriété : la surface dont il s'agit dans cette topologie ne doit pas être conçue comme pré-existante à la coupure qui s'y produit mais comme engendrée par cette coupure. La coupure qui engendre la surface est la coupure signifiante et sa trajectoire se soutient d'une ligne qui se ferme¹⁰. C'est par exemple la ligne qui se ferme dans le mouvement où se constitue la signification d'une phrase ou de toute autre réalisation de discours. C'est aussi bien la ligne fermée que décrit le point de capiton. Le sujet est effet de ce mouvement de fermeture. « La coupure, coupure fermée, c'est le dit. Elle fait sujet : quoi qu'elle cerne [...] »¹¹.

En 1962, dans *L'identification*, Lacan expliquait déjà que le sujet a la structure de surface et que la surface est engendrée par la coupure¹². Mais il montrait aussi que la ligne de coupure se soutient à l'origine non pas seulement de l'articulation du discours mais aussi bien de la succession ou de l'enchaînement des éléments signifiants, des phonèmes, dans le réel. Il apparaissait dès lors que l'inflexion qui marque la ligne de coupure pour

¹⁰ J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 503 : « [...] la linéarité que Saussure tient pour constituante de la chaîne du discours ».

¹¹ J. Lacan, « L'étourdit », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 472.

¹² Voir en particulier à ce propos : J. Lacan, Le Séminaire, Livre IX, *L'identification*, inédit, séance du 30 mai 1962 : « Il s'agit donc de saisir, et ce n'est pas difficile, comment la coupure engendre la surface. [...] Et c'est très important, ça intéresse tout le monde, car en fin de compte, c'est là peut-être que nous allons pouvoir saisir le point d'entrée, d'insertion du signifiant dans le réel, constater dans la *praxis* humaine que c'est parce que le réel nous présente, si je puis dire des surfaces naturelles que le signifiant peut y entrer. »

la faire revenir vers le point où elle pourrait se fermer se soutient du seul fait que le réel revient toujours à la même place. C'est d'ailleurs ainsi qu'il introduit le *même*¹³. Car le retour est toujours structurellement différent, c'est toujours une autre fois, la ligne ne se ferme pas...

Seulement si cela se ressemble au lieu où cela ne se ferme pas, « alors il y a suggestion, probabilité que la ressemblance vienne au réel¹⁴ ». C'est sur la base de cette « suggestion » que la ligne qui ne se ferme pas reproduit le mouvement de retour vers ce qui n'est que ressemblance, et donne forme à cette sorte de spire ou d'enroulement qui conduira Lacan à reconnaître dans la figure du tore la structure spatiale de la répétition.

Ceci nous ramène alors à la première partie de la deuxième séance du séminaire *L'insu*. Sans en faire mention explicitement, Lacan y rappelle ces avancées qui datent de plus de dix ans mais il précise aussi à cette occasion un point décisif qui est la question de la valeur. Le signifiant, explique-t-il, dans sa forme première et la plus générale, c'est le signifiant *type*. Il se pose comme étant l'unique et le même dans l'instant de son émergence. Mais l'instant d'après, il est déjà différent, il n'est déjà plus que l'*autre*. Cependant avec cet autre vient la suggestion, la probabilité « que la ressemblance vienne au même ». C'est à la naissance de la « probabilité » et de la possibilité que s'enracine la notion de valeur.

Rien de plus unique qu'un signifiant, mais en ce sens limité qu'il n'est jamais que semblable à une autre émission de signifiant. Il retourne à la valeur, à l'échange. Il signifie le *tout*, il est le *signe du tout*. Le *signe du tout*, c'est le signifié, lequel ouvre la possibilité de l'échange.

La coupure qui se soutient de l'alternance du même et de l'autre ne se ferme pas en un tour simple, le *même* ne revient pas, le signifiant qui revient dans une autre émission de signifiant, retourne à l'échange et prend valeur de signifié. La coupure qui engendre la surface du tore se trouve donc au fondement de la notion de valeur : « la notion de valeur est inhérente au système du tore¹⁵. » Lacan précise aussi à ce moment que l'*une bévue* est une unité qui s'échange avec une autre bien qu'elle n'ait

¹³ *Ibidem*, J. Lacan, *L'identification*, séminaire inédit, le 30 mai 1962 : « La coupure manifestée sur le réel y manifeste, dans le réel, ce qui est sa caractéristique et sa fonction, et ce qu'il introduit dans notre dialectique [...] le réel depuis toujours je m'en suis servi, de cette fonction originelle, pour vous dire que le réel est ce qui introduit le même ou plus exactement, le réel est ce qui revient toujours à la même place. »

¹⁴ *Ibidem*, le 23 mai 1962.

¹⁵ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*, *op.cit.*, séance du 14 décembre 1976.

pas la même valeur. Elle s'échange mal. Et une lecture attentive du savoir *insu* qu'elle recèle montre que, si elle s'échange mal, c'est parce qu'elle se heurte à « l'impossibilité d'établir comme tel, nulle part dans l'énonçable, ce seul Un qui nous intéresse, l'Un de la relation *rapport sexuel*¹⁶ ». Il s'ensuit qu'en effet : *l'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre*. Mais il s'ensuit également que la surface engendrée par la coupure est aussi le lieu où le signifiant « signifie le tout », c'est-à-dire le lieu où le signifiant engendre le signifié. C'est donc aussi bien le lieu où se produisent en un même temps la jonction et la coupure entre le sujet et l'Autre.

C'est ici qu'il faut prendre en considération ce que Lacan avance dans *L'insu* à titre « tentatif » à savoir que « l'être vivant, tout être vivant, se dénomme comme trique ». Car s'il en est ainsi le corps du vivant appelé à devenir humain « se dénomme » également comme trique c'est-à-dire comme un tore. Il est alors possible de concevoir que la première identification au trait unaire donne lieu au retournement de ce tore et que ce retournement produise l'enlacement de ce qui était son âme avec ce qu'il est lui-même devenu, pour s'être identifié au signifiant. Le résultat du retournement décrit en 1976 semble alors équivaloir à l'enchaînement du tore du sujet (S) avec le tore de l'Autre (A) que Lacan présentait en 1962 comme résultat de l'identification au trait unaire.

À partir de là l'opération de double retournement décrite plus haut et effectuée en commençant par retourner le tore A donne pour résultat « un tore à l'intérieur d'un tore », et plus exactement le tore A enveloppant le tore S¹⁷. Et il apparaît que si la coupure du tore S rend concevable le lien entre conscient et inconscient, l'enveloppement du tore S par le A rend compte du fait que la trame signifiante s'interpose entre le sujet et le réel, comme entre le percevant et le perçu, pour déterminer le champ de ce qui se présente à ce sujet comme réalité.

Le monde torique est donc le monde où l'homme connaît des choses parce qu'il dispose des mots et où « le nombre des choses qu'il connaît correspond au nombre des choses qu'il peut nommer¹⁸ ». C'est

¹⁶ J. Lacan, Le Séminaire, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1972, p. 13.

¹⁷ Il est à remarquer que le même résultat peut être obtenu par application de la variante que Lacan propose de la troisième opération dans la deuxième séance du séminaire. L'ordre des opérations n'est cependant pas le même. Ce point nécessiterait d'être déplié plus précisément.

¹⁸ J. Lacan, Le Séminaire, Livre III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 199.

aussi bien dans cette réalité tissée de signifiants que se fait sentir cette dimension d'un Ailleurs dont Lacan s'est fait fort d'avoir été le premier à concevoir la jonction avec l'autre scène, le lieu où Freud avait découvert que sans qu'on y pense, ça pense¹⁹.

Il me semble qu'il y a là une piste... Il se peut qu'à la suivre de plus près de nombreux passages des deux premières séances du séminaire *L'insu* s'éclaircissent quelque peu. Mais cela me paraît encore loin, évidemment, de la présentation qui porte sur les deux tores enchaînés de la séance du 15 mars 1977. Cependant d'autres effets du cartel se feront peut-être sentir à l'avenir. Et s'ils ouvrent, comme je le pressens, d'autres possibilités de recherche il me sera loisible de revenir aux premiers jalons que j'ai tenté de retracer ici de ces pistes de lecture.

¹⁹ J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits, op. cit.*, p. 547.